

FABRICE GAIGNAULT

## Ricardo le génie

L'autre soir, il y avait du monde à la galerie Loeve&Co, rue des Beaux-Arts. Mieux qu'un vernissage pimpant, un finissage en apothéose : une conversation intense arbitrée par le galeriste Stéphane Corréard entre le peintre des lieux, l'argentin Ricardo Cavallo et l'artiste d'ailleurs, Jean-Michel Alberola. Cavallo (né en 1954) auquel je consacrerai un jour un portrait, est l'un des peintres contemporains les plus intéressants de notre époque. Cet artiste solitaire peu attaché à l'idée de groupe a fui il y a des années sa chambre de bonne de Neuilly d'où il peignait avec constance ce qu'il voyait de sa fenêtre pour s'installer dans le Finistère Nord, face à l'océan tumultueux. Là, dans l'anonymat et la tranquillité, il a pu développer sa pensée en l'appliquant sur des petits panneaux de bois rectangulaires avec cette idée relevée par Alberola : « arriver à faire un tableau, non pas d'un point de vue général mais d'un point de vue particulier ». Ricardo Cavallo est un peintre qui voit. Cela peut sembler une évidence pour un peintre mais la fréquentation des artistes contemporains m'amène à penser que cela n'est pas toujours le cas. Nombre d'artistes sont enfermés dans une cécité qui leur sert de bréviaire sans contestation possible. « Ricardo Cavallo possède une vision autarcique, résume Alberola, qui, plus elle reçoit plus elle donne ».

Je dirais que deux idées essentielles sous-tendent le travail de cet esprit hors-norme : d'une part, celle du temps décomposé sur chaque morceau du tableau, parties assemblées les unes aux autres à des jours différents, comme autant de failles temporelles possibles. Une peinture est une histoire de temporalités différentes, celle

qui nécessita l'exécution de l'œuvre (souvent très longue chez Cavallo), celle qui fige le moment de sa réalisation à une époque précise et enfin celle qui dessine et délimite le moment du spectateur. Le génie de Cavallo, car on peut pour une fois parler de génie, est de nous rendre cette fragmentation en trois dimensions sur une même grande toile par le jeu de rectangles qui, assemblés, donnent une vision différente de la lumière et donc du temps, sur une même représentation de la nature.

L'autre idée, à mes yeux extraordinaire, est le combat permanent mené par Cavallo pour tenter de résoudre le vieil antagonisme figuration-abstraction en juxtaposant les deux voies qui fusionnent selon le réglage de notre propre focale. De loin, un paysage maritime de roches escarpées découpé en séquences ; de très près, certaines pièces du « puzzle » dévoilent des mondes infinis, sans aspects précis, dans lesquels l'œil se perd avec bonheur dans une abstraction intelligemment bousculée. Il faut observer l'artiste dans Ricardo et la peinture, le film que lui a consacré son ami et admirateur Barbet Schroeder, petit cabri fluet à la chevelure blanche sautant de rocher en rocher jusqu'à se poser à son endroit fétiche au pied des falaises de la baie de Morlaix. Et « rentrer », jour après jour, dans le même paysage qui n'est jamais le même, comme s'il cherchait à en percer le secret. Le mystère du monde, derrière le ciel, la mer et la roche mêlés, dans un atelier à ciel ouvert aussi vaste, ou presque, que l'univers.

Et c'est ainsi que Ricardo est grand..